

LE PORTUGAL ET L'EUROPE : UN CONFLIT D'IMAGES

par David Duarte

« Lisbonne, si souvent point de rencontre de l'Europe avec le monde, est aujourd'hui le point de rencontre de l'Europe avec elle-même ». C'est avec cette phrase que le Président de la Commission Européenne a ouvert son discours lors de la cérémonie de signature du Traité de Lisbonne. Prononcée dans le Monastère des Hiéronymites, cette phrase exprime plus que l'éventuel réveil européen après le rejet, en 2005, du Traité Établissant une Constitution pour l'Europe. Avec ces mots, José Manuel Barroso met en jeu toute la dimension onirique avec laquelle les Portugais ont construit leur identité, une dimension onirique renforcée par le décor de la cérémonie, par les cloîtres du monastère symbole même des Découvertes portugaises.

« De tous temps, Lisbonne a été une ville d'ouverture et de rencontre. L'histoire de Lisbonne est aussi l'histoire des découvertes, ce monument en est l'évocation. Avec le Traité de Lisbonne, cette ville restera également liée à l'histoire de la construction européenne ». Cette fois-ci je cite non pas le discours du Président de la Commission Européenne, mais celui prononcé par le Premier Ministre portugais lors de la même cérémonie. Il reprend la même image du Portugal comme pays médiateur, comme pays d'ouverture, mais il ajoute dans son discours une autre idée importante : désormais le Portugal est entré dans la mémoire des Européens, ne serait-ce que grâce à ces trois petits mots « Traité de Lisbonne ». Une entrée dans les mémoires des Européens qui signifie que le Portugal est vraiment entré en Europe.

Mon intervention n'aura pas comme but celui d'analyser ce Traité, de le problématiser de façon à savoir s'il nous donne vraiment les moyens pour remettre la machine européenne en marche. Je vais plutôt vous parler des rapports que le Portugal entretient avec l'Europe. Les rapports d'un pays dont la condition périphérique lui a permis d'un côté de s'engager dans la découverte européenne du monde, mais de l'autre côté une condition périphérique qui justifie sa marginalisation à tel point qu'il s'interroge sur sa propre nature européenne. Il faut d'abord dire que le Portugal semblait un pays plus prédestiné à subir l'histoire euro-

péenne qu'à y participer activement. Situé à la périphérie de l'Europe, le Portugal n'a pas vécu les grands conflits qui ont façonné le continent. Il n'a pas participé à la révolution critique que la Réforme a représentée pour l'esprit européen. Il n'a pas non plus participé à la révolution scientifique de la modernité et ce n'est qu'avec beaucoup de retard qu'il s'est engagé dans la Révolution Industrielle.

Néanmoins, si le Portugal peut se poser des questions par rapport à son européanité, sa portugalité semble bien cristallisée autour de ses neuf cents ans d'histoire, mais surtout autour de tous les récits qu'il a faits sur les Découvertes. Quels types de rapports peuvent-ils y avoir entre une identité périphérique forte et l'Europe ? L'Europe, que représente-t-elle pour les Portugais ? Et pour quelle raison le Premier ministre portugais a-t-il eu besoin de mettre en évidence qu'avec le Traité de Lisbonne le Portugal est entré dans les esprits européens ? Le Portugal, ne fait-il déjà, et depuis toujours, partie intégrante de l'Europe ?

LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ

Pour essayer de répondre à ces questions nous allons suivre la pensée de l'essayiste portugais Eduardo Lourenço, celui qui a le plus pensé et critiqué l'identité du Portugal. Dans *Nós e a Europa ou as Duas Razões*, Eduardo Lourenço affirme qu'il est difficile de trouver un pays « aussi centré, aussi concentré, aussi bien défini que le Portugal »¹. Il va encore plus loin en affirmant que le Portugal « ne semble être un exemple particulièrement intéressant du phénomène, aujourd'hui si angoissant pour d'autres peuples, communautés ou continents entiers, de *crise d'identité* »². Dans un premier moment, nous sommes frappés par la force de telles déclarations. Comment un pays, se trouvant aussi loin du centre dynamique européen, peut-il être aussi sûr de soi ? Une analyse plus détaillée de la nature du

¹ E. Lourenço, *Nós e a Europa ou as duas razões*, Lisboa, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, 1994, p. 10, notre traduction. « Deve ser mesmo difícil encontrar um país tão centrado, tão concentrado, tão bem definido em si mesmo como Portugal ».

² *Ibidem*, notre traduction. « Portugal não parece exemplo particularmente interessante do fenómeno, hoje tão angustioso para outros povos, comunidades ou continentes inteiros, de *crise de identidade* ».

Portugal nous montre, d'emblée, que c'est précisément cette condition périphérique qui lui a donné une dignité d'existence.

C'est grâce à sa situation marginale que le Portugal a pu dessiner l'image qu'il se fait de lui-même. C'est grâce à sa situation marginale de peuple situé entre le géant espagnol et l'Océan Atlantique que le Portugal a pu se lancer dans le mouvement des Découvertes et ensuite en faire un mythe, le récit de son identité, une sorte de deuxième peau le protégeant de la fragilité évidente de sa réalité objective. Comme nous le dit José Gil dans *Portugal, Hoje : o Medo de Existir*, en additionnant la dimension imaginaire au fait historique des Découvertes, le Portugal a ouvert une réalité à une autre réalité et, ce faisant, il a augmenté son propre pouvoir de vie³. Avec les discours que l'on a faits autour des Découvertes les Portugais ont compensé la fragilité ontique de leur existence avec une sur-détermination ontologique, avec une existence imaginaire que même la perte de l'empire n'a pas réussi à mettre en cause. Le souvenir de peuple éparpillé par le monde a érigé l'image du Portugal au rang de *pays universaliste et médiateur* par excellence, image encore aujourd'hui entretenue par les millions d'émigrants portugais, mais aussi, comme nous l'avons constaté, par les discours aussi bien du Président de la Commission Européenne que du Premier Ministre portugais.

La représentation que les Portugais se font de leur identité est intimement liée à deux écrivains majeurs de la culture portugaise. Le premier est Camões et son œuvre *Les Lusitades*. Cette œuvre, publiée en 1572 et adressée au jeune roi du Portugal Sébastien, est un poème épique où son auteur retrace l'histoire du Portugal prenant comme scénario la découverte, par Vasco da Gama, du chemin maritime vers l'Inde. Néanmoins l'œuvre de Camões est plus qu'une œuvre où nous pouvons découvrir un pays, le Portugal, à l'aide de la navigation. Il s'agit surtout d'une œuvre où Camões met en jeu le problème de la rencontre, le problème de la «mutuelle reconnaissance de peuples et de cultures jusque là étrangers les uns aux autres»⁴ et donc une œuvre d'identification. Une identification cher-

³ J. Gil, *Portugal, Hoje : o Medo de Existir*. Lisboa : Relógio d'Água, Fevereiro 2005, p. 48-49.

⁴ *Nós e a Europa ou as duas razões*, op. cit., p. 88.

chée par les Portugais, anxieux pour savoir sous quelle loi vivaient les peuples qu'ils rencontraient au long de leur chemin vers l'Inde, mais aussi une identification cherchée par ces peuples : « Tout en mangeant allégrement, ils demandaient, en langue arabe, d'où venaient ces gens, qui ils étaient, quel était leur pays, ce qu'ils cherchaient, quelles parties de la mer ils avaient parcourues »⁵. A ces questions les navigateurs répondaient : « Nous sommes les Portugais de l'Occident, nous cherchons les terres de l'Orient »⁶.

Dans cette réponse nous trouvons un des points essentiels dans notre dessein de l'image que les Portugais se font d'eux-mêmes. Les navigateurs ne se sont pas limités à affirmer qu'ils venaient du Portugal. Ils ajoutent dans leur réponse l'Occident. Autrement dit, avec *Les Lusíades*, les Découvertes deviennent pour la conscience portugaise plus qu'un événement portugais. Il s'agit d'un événement européen dont les Portugais ont été les précurseurs. C'est l'Europe aussi qui est présentée quand les Portugais prennent la parole et ainsi c'est l'Europe qui est mise en rapport avec le monde non-européen. C'est pour cette raison qu'Eduardo Lourenço souligne que *Les Lusíades* est « un poème qui changea les relations de l'Occident et de l'Orient, première épopée européenne, si on entend par là un chant héroïque dans lequel l'Europe, incarnée en un petit peuple, s'assume comme *médiateur* dans un échange destiné à devenir universel »⁷.

L'autre grand pilier qui, avec ses travaux, a constitué l'identité portugaise est le jésuite Antonio Vieira. L'« Empereur de la langue portugaise »⁸, selon les mots du poète Fernando Pessoa, associe, au XVIIe siècle, le mouvement des Découvertes portugaises au mythe fondateur du Portugal. Ce mythe fut formulé à partir des travaux réalisés par le Christ avec l'argent de la trahison de Judas. D'abord le Christ acheta un terrain pour que les pèlerins puissent être enterrés et ensuite il enregistra les monnaies dans le blason du Portugal.

⁵ Camões, *Les Lusíades. Os Lusíadas*, édition bilingue portugais-français, traduction du portugais par Roger Bismut, Paris, Éditions Robert Lafont, 1996, p. 23.

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Nos e a Europa ou as Duas Razões*, *op. cit.*, p. 87-88.

⁸ F. Pessoa, *Poèmes ésotériques, Message, Le Marin*, s. dir. Robert Bréchon et Eduardo Prado Coelho, Paris: Christian Bourgois Éditeur, t. 2, 1988, p. 155.

Avec ce mythe le Père Antonio Vieira justifie les Découvertes à partir d'un mouvement d'évangélisation du monde entamé par un peuple dont le destin était celui de mourir pérégrin. D'après le jésuite, celle-ci serait la raison par laquelle Dieu n'avait donné au Portugal qu'un petit morceau de territoire pour naître, puisqu'il aurait tout le monde pour sépulture.

Des travaux de ce véritable créateur de mythes qu'a été le Père Antonio Vieira nous retenirons surtout l'articulation qu'il a faite du messianisme portugais avec le mythe du Cinquième Empire. Le messianisme portugais tourne autour d'un personnage : le Roi Sébastien. En 1578 le Roi Sébastien est parti en guerre au nord de l'Afrique de façon à contrer les avances des Turcs qui menaçaient les routes commerciales maritimes au long des côtes africaines. Le résultat de cette bataille a été une vraie catastrophe pour le Portugal dans la mesure où le roi a disparu. Comme il n'avait pas de descendance, la couronne espagnole réclame le trône portugais, le Portugal restant soumis à l'Espagne entre 1580 et 1640. Néanmoins, c'est dans la catastrophe que le Portugal a trouvé son salut. Puisque le corps du roi n'a jamais été trouvé, il ne serait pas mort. Il serait seulement en attente et il réapparaîtrait sous le brouillard, dans l'estuaire du Tage, pour redonner au Portugal sa grandeur perdue.

Pour la formulation du mythe du Cinquième Empire, le Père Antonio Vieira s'inspire du sébastianisme, mais aussi du récit, présent dans le livre de Daniel, du songe du Roi de Babylone. Il aurait vu en rêve une statue dont la tête était en or, la poitrine en argent, le ventre en bronze et les pieds en argile. Néanmoins, une pierre est venue frapper la statue et l'a complètement détruite, la même pierre étant devenue une montagne qui a recouvert toute la terre. Cette pierre représente le Cinquième Empire, celui du monde qui n'aura pas de fin et qui ne peut avoir lieu qu'après la destruction des autres quatre Empires.

Selon Vieira, si les premiers empires sont ceux de la Babylone, des Perses, des Grecs et de l'Empire romain, le Cinquième Empire est bien celui de l'Évangile éternel, celui où tous les royaumes s'uniront en un seul sceptre et où toutes les couronnes se fondront en un seul diadème, qui servira de socle à la croix du Christ. Selon l'interprétation de Vieira le premier empereur du monde serait, non pas le Roi Sébastien, mais Jean IV, le Roi de la restauration de l'indépendance portugaise en 1640. Il serait celui qui arrive et qui instaure la paix

perpétuelle déjà préparée par le mouvement des Découvertes et la christianisation du monde. Si le roi Jean IV mourut sans que le Cinquième Empire ait été instauré, ceci n'a pas amoindri les convictions de Vieira car ainsi le lien entre le sébastianisme et le Cinquième Empire serait vraiment accompli, dans la mesure où Jean IV incarnerait alors le « roi caché » qui retournerait pour gouverner un monde universalisé par les Découvertes. Nous pouvons affirmer que *Les Lusíades* de Camões et les travaux du Père Antonio Vieira constituent les deux structures autour desquelles l'identité portugaise s'est construite. Sous la plume de Camões, le Portugal est un pays médiateur qui exporte une Europe, celle du Concile de Trente, avec ses voyages maritimes. Avec le Père Jésuite le Portugal est un peuple universaliste, protégé par la Providence. Ce qu'il faut souligner dans ce dessein de l'image du Portugal c'est sa dimension essentiellement onirique. Par le récit camonien, par les mythes et les messianismes, le Portugal a cherché une grandeur qui, finalement, ne pouvait pas se limiter à la réalité objective. Tout empire territorial serait nécessairement fragile, comme l'est aussi le petit territoire portugais. Pour se constituer une identité, le Portugal a dû aller la chercher ailleurs, il a dû façonner une histoire qui cessait d'être profane puisque animée par un dynamisme téléologique de nature mythique. Cette histoire devenait une histoire universelle, le Portugal étant son metteur en scène.

LE PORTUGAL (AUTO) MARGINALISÉ

L'irréalisme de l'identité portugaise

Ce qui peut surprendre dans cette petite analyse de l'identité portugaise est, selon Eduardo Lourenço, « l'irréalisme prodigieux de l'image que les Portugais se font d'eux-mêmes »⁹. L'angoisse provoquée par leur fragilité ontique les a poussés à vivre dans une dimension onirique. L'existence purement objective devient fade, sans aucun contenu susceptible de dynamiser une conscience dont le rapport à l'histoire est plus affectif que rationnel.

⁹ E. Lourenço, *O Labirinto da Saudade. Psicanálise mítica do destino português*, Lisboa, Gradiva, 2001, p. 23, notre traduction. « (...) a mais sumária autópsia da nossa historiografia revela o *irrealismo* prodigioso da imagem que os Portugueses se fazem de si mesmos ».

C'est avec Álvaro de Campos, l'un des personnages de l'univers multiple de Fernando Pessoa, que la conscience portugaise a atteint l'expression la plus radicale de ce rejet du réel. Dans le poème *Fumerie* nous pouvons constater que finalement cette sécurité ontologique non seulement ne correspond pas avec la réalité objective, mais également combien cette réalité objective peut devenir déprimante. Voici quelques vers de ce poème : « Je pense qu'il était inutile / D'aller en Orient, de voir l'Inde et la Chine. / La terre est partout identique, si petite, / Et il existe une seule et même façon de vivre. / (...) / Pourquoi donc suis-je allé visiter l'Inde d'ici-bas, / S'il n'est d'Inde hormis l'âme en moi ? »¹⁰.

Découvert le chemin maritime de l'Inde, les Portugais semblent avoir aussi découvert combien ce but historique, vers lequel leur pays a fait converger toutes ses énergies, était petit, était insignifiant par rapport à toutes les attentes qu'il avait provoquées. S'il est vrai que le Portugal a eu une prédominance économique pendant une petite période de l'histoire européenne, celle-ci a disparu dès que les autres nations européennes se sont également engagées dans la colonisation. La réalité objective impose au Portugal l'insignifiance de sa propre existence aux yeux non seulement des autres peuples européens, mais aussi, et surtout, à ses propres yeux. Il a donc fallu construire une autre réalité, une autre dimension capable de compenser le manque de poids du Portugal réel. Une autre dimension, un autre espace au-delà de l'espace qui, dirions-nous, agit sur la conscience portugaise comme l'opium sur celle de Álvaro de Campos, qui cherchait « un Orient à l'Orient de l'Orient ». À l'insignifiance de notre réalité, nous construisons à partir des Découvertes, cette période où un petit pays s'est fait grand, une autre réalité qui correspond à l'image que nous voulons avoir de nous-mêmes. Comme nous le dit Eduardo Lourenço, « Que les autres l'ignorent, qu'ils n'en sachent pas beaucoup ou qu'ils aient oublié, cela peut nous déprimer, mais cela ne change pas

¹⁰ *Oeuvres complètes de Fernando Pessoa. 3. Poésie et proses de Alvaro de Campos*, s. dir. de Joaquim Vital, réunies et annotées par José Blanco, traduites du portugais par Dominique Touati et Simone Biberfeld, présentées par Tereza Rita Lopes, Paris, Éditions de la Différence, 1989, p. 37-39.

l'essentiel. Nous le savons, et ce savoir constitue finalement notre seule et unique identité »¹¹.

La scission entre le Portugal et l'Europe

Nous venons de le voir, la force de l'identité portugaise est finalement celle du rêve dans lequel elle s'est constituée. Dès que le Portugal se réveille de son rêve il ne peut que constater la discordance entre l'image qu'il se fait de lui-même et sa place à l'intérieur de l'échiquier européen. Cette discordance implique une angoisse identitaire, une angoisse identitaire qui a comme conséquence non pas une mise en question du rêve en tant que tel, mais la prise de conscience de l'impossibilité de faire correspondre ce rêve à la réalité. De cette impossibilité émergent les doutes sur la nature européenne du Portugal.

Le premier moment de la scission entre le Portugal et l'Europe a été celui de la Réforme et de la Contre-Réforme. Néanmoins, du point de vue du Portugal, ce moment n'a pas eu comme conséquence sa séparation du monde spirituel européen. Cela parce qu'il s'agissait alors d'une Europe qui se séparait d'une autre Europe, d'une Europe fièrement catholique qui se confrontait à une Europe protestante. Le vrai problème émerge quand l'Europe commence à s'affirmer, soutenue par la révolution cartésienne, comme l'espace privilégié de la création scientifique. Pour un pays qui croit que son sauveur viendra dans un matin de brume, les disciplines du nouvel esprit scientifique européen, comme la physique, la mathématique et la philosophie cartésienne, semblaient trop claires et évidentes. Dans ce contexte là, il était impossible qu'un *Discours de la Méthode* soit rédigé en portugais. Pour démontrer combien les Portugais sont aux antipodes de la méthode scientifique, José Gil nous donne l'exemple d'une diplomate française qui, ayant vécu longtemps en Chine et au Portugal, affirmait que les Portugais étaient «les Chinois de l'Occident». Comme les Chinois, qui ne vont jamais directement au sujet, qui tournent et tournent avant d'y arriver,

¹¹ *Nós e a Europa ou as duas razões*, op. cit., p. 11, notre traduction. «Que os outros o ignorem, saibam pouco ou o tenham esquecido, deprime-nos, mas não altera o essencial: *nós sabemos*, e esse saber é afinal a nossa *única e autêntica identidade*».

les Portugais s'approchent des sujets indirectement, parcourent des spirales, des chemins baroques avant d'aborder clairement la question¹².

Plus l'Europe devenait moderne, plus la conscience d'une rupture insurmontable se faisait sentir entre le Portugal et l'Europe. Commence alors la division entre les «nations qui savent» et les «nations qui ne savent pas», une scission qui n'est pas sans rapport avec celle que dans l'Antiquité séparait les Grecs des Barbares. Le Portugal se voyait exclu de ce nouveau savoir, de l'aventure européenne comme aventure de la connaissance pure¹³. Au XVIIe siècle Pascal parlait déjà d'une vérité en deçà et d'une erreur au-delà des Pyrénées. Pourtant, c'est quand les mythes de la Civilisation, de la Culture et du Progrès deviennent une vraie idéologie européenne qu'un sentiment de décadence ibérique s'empare de la conscience européenne, mais surtout portugaise.

Pour l'Europe, le Portugal, mais aussi l'Espagne, n'est alors qu'un « phénomène incompréhensible de retard scientifique et d'aliénation religieuse et sociale »¹⁴, une Europe de la marge, un moment nébuleux de l'histoire de l'Esprit encore prisonnier de la réalité catholique et encore éloigné de l'auto-conscience, si l'on utilise la terminologie de Hegel. De son côté, le Portugal a vu naître au XIXe siècle un mouvement intellectuel qui a été fondé pour essayer de réduire les distances qui séparaient alors la culture portugaise de la civilisation européenne. Ce groupe d'intellectuels, connus sous le nom de Génération de 70, a voulu faire une critique du Portugal s'inspirant des travaux qui étaient réalisés à Paris, à Berlin ou encore à Londres. Cet effort pour réduire les distances a été particulièrement douloureux, intellectuellement mais aussi physiquement. Eduardo Lourenço met en évidence dans *Heterodoxia* que ceux qui ont voulu établir un rapport entre la culture portugaise et l'Europe ont payé très cher leur aventure spirituelle avec l'échec personnel. Antero de Quental a

¹² *Portugal, Hoje : o Medo de Existir. op. cit.*, p. 75.

¹³ *Nós e a Europa ou as duas razões, op. cit.*, p. 58-59.

¹⁴ *Ibidem*, p. 52, notre traduction. «Assim, pouco a pouco, nos convertemos numa espécie de questão para a *outra* Europa, numa interrogação que nos tinha como objecto enquanto fenómeno incompreensível de atraso científico e alienação religiosa e social».

cherché l'harmonie dans la métaphysique allemande, mais il a fini par se suicider. Plus tard, Fernando Pessoa a voulu traduire l'univers multidimensionnel de l'intériorité contemporaine, mais il a vécu noyé dans l'alcool et dans l'ennui¹⁵.

La marginalisation du Portugal devenait un fait reconnu par la conscience intellectuelle portugaise. Néanmoins ce qui nous semble condamnable ce n'est pas autant la marginalisation en tant que telle, mais le sentiment d'infériorité qui s'en est suivie, un sentiment d'infériorité qui a impliqué qu'une grande partie des œuvres culturelles portugaises soit, à partir de ce moment là, réduite à des simples commentaires ou reproductions de ce que l'on faisait dans cette Europe qui fascinait autant.

Cette Europe, était-elle digne d'une telle fascination ? D'après Eduardo Lourenço non. Ce sentiment d'infériorité ne lui semble justifiable que parce que le Portugal a accordé trop de crédit à cette Europe. Au XIX^{ème} siècle l'Europe n'est plus ce qu'elle avait été depuis l'aurore grecque. La pure marchandise s'impose en tant que seule réalité européenne, commençant alors l'ère du nihilisme, l'ère du vide où habite l'homme technique qui n'a pas besoin des dieux. Comme le soutient l'essayiste portugais, il s'agit d'un siècle qui a vu faire surface «l'événement d'une civilisation sans dieux, c'est-à-dire, sans modèles symboliques pour avérer de la nature, du savoir et de la finalité de ses actes». Autrement dit, la fascination et le sentiment d'infériorité n'ont pu prendre possession de la conscience portugaise que parce qu'elle, mais aussi l'Europe, a confondu la performance scientifique-technique avec la performance culturelle¹⁶. Certes, même les décadents ont pu entrevoir que la culture européenne était en train de se vider. Antero de Quental critique *Les mensonges conventionnels de notre civilisation* de Max Nordau en affirmant que nous ne pouvons pas réduire la vérité de l'homme à la vérité de la science, que nous ne devons pas exclure les causes finales, que le scientisme ne comprend pas que la nature est le théâtre de l'histoi-

¹⁵ E. Lourenço, *Heterodoxia I e II*, Lisboa, Assírio & Alvim, 1987, p. 9.

¹⁶ *Nós e a Europa ou as duas razões*, op. cit., p. 32.

re et non son agent¹⁷. Quelques décennies plus tard Fernando Pessoa, sous la plume de Álvaro de Campos, exige dans son *Ultimatum* une Grande Idée pour l'Europe. Cependant, malgré ces prises de distance, l'essentiel est là : le sentiment d'infériorité par rapport à l'Europe s'impose, le Portugal se sentant de plus en plus éloigné de l'esprit européen.

LE PORTUGAL EST-IL EUROPÉEN ?

José Saramago est peut-être celui qui a le plus poussé à l'extrême la perspective selon laquelle le Portugal n'appartient pas à l'Europe. Dans *Le Radeau de Pierre* Saramago décide de séparer la Péninsule Ibérique de l'Europe. À partir d'une rupture dans les Pyrénées, et bien sûr sans Gibraltar devenu lui-même une île, la péninsule part à la dérive sur l'Océan Atlantique, sur cet Océan jadis inconnu, provoquant la panique sur tous ceux qui se trouvent sur son chemin. Les Açores les premiers. Le choc semble inévitable, mais, à la dernière minute, la péninsule-île contourne l'archipel mettant le cap sur l'Amérique du Nord. Déjà les États-Unis songeaient au moyen d'absorber ce morceau de terre naviguant et la péninsule-île change une fois encore de cap en se dirigeant vers le sud. L'histoire finit alors que l'Ibérie s'arrime entre l'Afrique et Amérique du Sud.

Açores, Amérique du Nord et finalement Amérique du Sud et Afrique. Des caps dans un voyage qui n'a finalement rien d'une dérive, puisqu'elle retrace les chemins parcourus par les pays ibériques pendant les Découvertes. Il faut souligner que Saramago écrit le *Radeau de Pierre* en 1986, c'est-à-dire l'année de l'entrée du Portugal et de l'Espagne dans la Communauté Économique Européenne. C'est une période où le recentrage à l'Est de la péninsule et le conséquent changement d'horizon, non plus maritime mais continental, oblige les pays ibériques à une réévaluation de leur propre histoire, de l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. La prise de position de Saramago semble donc claire. Plus qu'une réévaluation de la mythologie ibérique et qu'une mise en question des rapports entre l'Ibérie et l'Europe, Saramago représente la réaffirmation de la nature maritime d'une

¹⁷ Antero de Quental et l'Europe, Actes du colloque, Paris 13-14 juin 1991, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, 30 avril 1993, pp. 91-97.

péninsule qui a eu au long de son histoire les yeux tournés vers l'Occident et ses dos tournés vers l'Europe.

Ce qu'il nous semble intéressant de mettre en évidence dans *Le Radeau de Pierre* c'est la réaction des «Européens» à l'égard de l'éloignement de la péninsule. L'éloignement de la péninsule n'est pas passé inaperçu dans le continent. Quelques rassemblements ont eu lieu pour manifester la solidarité européenne à l'égard de peuples péninsulaires. Dans quelques unes de ces manifestations nous pouvions voir des affiches avec le slogan «Nous aussi, nous sommes ibériques!». Néanmoins, plus la péninsule s'éloignait du continent et moins intenses étaient ces manifestations, moins la nature ibérique de l'Europe se faisait sentir, comme si, finalement, la rupture avec cette péninsule n'affectait pas d'une façon essentielle le panorama européen, n'étant l'ibérisme qu'une simple contingence de la nature de l'Europe.

En ce sens, Saramago reprend le thème de la marginalisation. Ce qui n'est pas surprenant, surtout si l'on considère que l'écrivain habite aux Canaries, dans un archipel non pas périphérique, comme la péninsule, mais ultra-périphérique à l'égard de l'Europe. Mais il n'est pas le seul à le faire. Eduardo Lourenço l'a aussi fait à plusieurs reprises. Il affirme notamment que ce serait logique que le Portugal et l'Espagne choisissent le large, l'Amérique Latine et l'Afrique comme ancrage symbolique et historique, plutôt que cette Europe qui leur tournait les dos et qui les marginalisait¹⁸.

Néanmoins, Eduardo Lourenço nous semble plus nuancé dans ses propos. Il est vrai que le Portugal entretient des rapports privilégiés avec le Brésil et l'Afrique, mais l'essayiste portugais retourne l'argument de Saramago pour affirmer que finalement le large n'exclut pas le continent. Si nous prenons la généralité comme principe spécifique de l'Europe, si nous affirmons, comme Jan Patocka dans *Platon et l'Europe*, que l'Europe se définit comme l'espace qui a réuni les conditions de l'universel, alors le Portugal est européen. « À vrai dire, non seulement nous avons toujours été plus européens que ce que nous-

¹⁸ E. Lourenço, *A Europa desencantada : para uma mitologia europeia*. Lisboa, Visão, 1994, p. 11.

mêmes nous pouvions le croire, comme également nous nous sommes transformés, hors de nous-mêmes, en hyper européens »¹⁹. Cela parce que le Portugal, avec les Découvertes, a joué un rôle important dans le processus historique d'universalisation de l'Europe. Avec cette position intermédiaire, où la nature européenne du Portugal est affirmée sans pourtant que nous soyons obligés à tourner le dos à ce large, à cette mer qui a conditionné l'histoire portugaise, il nous semble que Eduardo Lourenço nous montre la voie que le Portugal doit prendre pour avoir un rôle plus actif à l'intérieur de la construction européenne.

QUEL RÔLE POUR LE PORTUGAL DANS L'UNION EUROPEENNE?

Après la Révolution des Œillets de 1974, qui a mis fin à une dictature de près de cinquante ans, un chanteur révolutionnaire demande aux Portugais où se trouve leur Extrême Orient, quel est leur but historique qui pourrait justifier l'existence même du Portugal. Álvaro de Campos avait déjà insisté sur cette question quand il affirme qu'il appartient «à cette espèce de Portugais / Qui, une fois l'Inde découverte, / Se retrouvèrent sans travail»²⁰. Il nous semble que le nouvel Extrême Orient du Portugal, il nous semble que la seule façon que le Portugal a de retrouver un emploi dans l'histoire du monde est, si nous suivons la pensée de Lourenço, celle d'apprendre avec sa propre histoire. C'est-à-dire, de faire une analyse critique de son histoire de façon à finir avec ce sentiment d'infériorité qui vit des images d'un Portugal fatalement retardé et d'une Europe idyllique. Mais une analyse qui laisserait de côté ce complexe de supériorité qui le fait s'engager dans des œuvres pharaoniques dès qu'il sent que l'Europe pose son regard sur lui.

Cette critique de l'histoire du Portugal, et ainsi de l'image que les Portugais se font d'eux-mêmes, servirait à mettre en évidence les caractéristiques de la culture portugaise qui pourraient être positives pour la construction européenne, des caractéristiques qui trouvent

¹⁹ *Nós e a Europa ou as duas razões*, op. cit., 27, notre traduction. «Na realidade, não só fomos sempre mais europeus do que nós mesmos podíamos supor, como fora de nós nos tornámos hipereuropeus».

²⁰ *Oeuvres complètes de Fernando Pessoa. 3. Poésie et proses de Alvaro de Campos*, op. cit., p. 41.

leur source dans le rôle médiateur et d'universalisation qu'il a jadis joué dans l'histoire de l'Europe. Cela ne veut pas dire que le Portugal pourra un jour avoir une voix assez puissante pour peser dans les grandes décisions mondiales. Cela n'est pas le but de notre propos. Néanmoins, à vrai dire, quel pays européen peut aujourd'hui peser à lui tout seul, hors du cadre européen, dans le monde ? Cela veut seulement dire que le Portugal a les moyens pour cesser d'être simplement un membre de l'Union Européenne dépendant de ses fonds pour se développer économiquement et socialement. Le Portugal, comme tout pays périphérique, peut s'assumer comme pays médiateur entre l'Europe et certaines parties d'un monde en train de devenir oligopolaire²¹, d'un monde où des blocs se sont en train de former et où il faut compter notamment avec le Brésil et l'Afrique. Ce rôle de médiateur a été mis en pratique récemment, avec le succès des négociations pour le Traité de Lisbonne, mais aussi avec les organisations du II Congrès Euro-Africain et du Sommet qui a réuni le Brésil et l'Europe. Pour que cette rentrée dans l'histoire de la construction européenne, selon les mots fièrement prononcés par le Premier Ministre portugais, ne soit pas un événement sporadique, il faut donc que le Portugal se pose la question de savoir quel rôle il veut jouer à l'intérieur de l'Europe. Autrement dit, il faut qu'il mette de côté sa passivité, une décision difficile à prendre pour un peuple qui est en vacances depuis cinq siècles.

²¹ Mot prononcé par Jean-Paul Joubert lors de la journée Droit-Philosophie qui a eu lieu le 1er juin 2007 sur le thème de "la Sécurité" à l'Université Jean Moulin Lyon 3. L'oligopolarisme prend son inspiration dans le cadre de la Théorie des Jeux, selon lequel les règles préétablies pour un jeu ne peuvent demeurer que si elles tiennent en compte un nombre prédéterminé de joueurs.



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.